

« Il n'y a plus que du présent »

Pour l'historien François Hartog, notre rapport au temps est désormais dicté par l'urgence, source d'angoisse

ENTRETIEN

Depuis deux ans, la crise sanitaire a introduit une expérience inédite dans notre appréhension du temps. Selon François Hartog, auteur de *Chronos, l'Occident aux prises avec le temps* (Gallimard, 2020), nous vivons une forme de « souffrance temporelle » qui aggrave l'incapacité collective à se projeter au-delà de l'immédiateté. Spécialiste du rapport des civilisations au temps, l'historien observe aussi l'émergence de nouveaux comportements individuels face aux maux liés à ce « présentisme ».

En quoi la crise sanitaire a-t-elle perturbé notre rapport au temps ?

Le confinement de début 2020 qui intervient à l'échelle mondiale nous a fait entrer dans un temps absolument singulier dont personne n'avait l'expérience. C'est un moment d'intense désorientation : le temps est suspendu, il n'y a plus que du présent, et ce présent n'en finit pas. Avoir l'impression de vivre sans cesse la même journée, c'est compliqué. Avec ce temps suspendu, inédit, on retrouve probablement ce que les gens ont pu ressentir pendant des périodes de guerre, en particulier lors de la première guerre mondiale. Avec une espèce de fatigue épouvantable liée au fait d'espérer sans cesse le bout du tunnel sans pour autant en apercevoir l'issue.

Vous faites l'analyse que les sociétés occidentales sont incapables de se défaire du « présentisme », une vision du monde où seule compte l'immédiateté, loin du culte du passé comme de l'espérance du lendemain, qui prévalaient jusqu'au milieu des années 1970...

L'obsession du *just in time* est la traduction de ce présentisme qui s'étend à tous les domaines de la vie. La crise due au Covid-19 a eu des effets ambivalents. Elle a consacré le triomphe des GAFA (Google, Amazon, Facebook, Apple), qui, dans ce temps suspendu, permettaient à l'individu connecté d'avoir accès à tout, instantanément. Dans le même temps, la situation sanitaire a poussé à la re-



JÉRÔME DUBOIS

mise en question de la dictature du présent en créant une forme d'enfermement difficile à supporter. Vivre en permanence sous le coup de l'urgence est générateur d'angoisse et de stress.

L'urgence, est-ce le maître mot ?

Depuis deux ans, on n'en a jamais autant parlé, comme s'il s'agissait du seul horizon envisageable. On ne peut plus penser autrement une situation qu'à

travers le concept d'urgence. Ce qui pose de redoutables problèmes, car si tout est urgent, alors rien ne l'est. Il devient impossible d'opérer une hiérarchie. La problématique du réchauffement climatique s'est trouvée posée à travers ce prisme de l'urgence, autrement dit, du présentisme. Or, une telle question ne peut se régler en quelques clics. D'où les conflits de temporalité très aigus, car la même urgence est invoquée de

tous les côtés, ce qui empêche de penser la durée. Quand Greta Thunberg dit : « Vous nous privez d'avenir », c'est un comportement présentiste, car cette phrase sous-entend que, du jour au lendemain, on pourrait lui rendre cet avenir.

Ce malaise lié à une forme d'enfermement dans le présent renforce-t-il la conviction que « c'était mieux avant » ? Sur le plan politique, accrédite-t-il

L'idée que l'on peut rembobiner le cours de l'histoire, restaurer un ordre ancien ?

Il est probable que ce dernier point a été exacerbé par la crise sanitaire. Eric Zemmour n'a pas eu besoin du Covid-19 pour exister mais, plus largement, l'idée du « tout fout le camp » s'en est trouvée renforcée. Voyez ces milliardaires qui ont fait fortune dans le numérique – autrement dit, l'immédiateté – et qui veulent partir pour Mars. Ils tentent de remettre en marche l'ancien futur de la conquête spatiale.

Avec la crise sanitaire, personne n'est plus maître du temps ?

La médecine n'y comprend rien. Elle ne sait pas jusqu'à quand tout cela peut durer. Les politiques croient qu'ils vont pouvoir reprendre le contrôle, mais, à chaque fois, le Covid-19 leur échappe, car un nouveau variant surgit, ou alors on change de saison. Le sentiment dominant, plutôt fondé, que le virus dispose toujours d'un temps d'avance hystérique encore plus les polémiques et le procès récurrent intenté pour absence d'anticipation. Mais comment peut-on anticiper dans une société qui considère, depuis des décennies, que la réponse est le *just in time* ?

La pandémie peut-elle conduire à reconsidérer le rapport au temps long ?

Le monde d'avant qui céderait la place au monde d'après, c'est une idée qui n'a fonctionné que le temps du premier confinement ! L'expérience du Covid-19 nous a au moins amenés à rouvrir la longue histoire des épidémies. On pourrait aussi envisager cette crise comme un tout petit moment dans l'histoire de l'évolution. L'humanité peut disparaître, les virus perdureront. Un tel renversement de perspectives obligerait à reconsidérer la place de l'humanité dans l'ensemble du vivant, à prendre conscience que notre passé existe et qu'il a toujours des effets. Et comme il est sûr qu'il y aura d'autres épidémies compte tenu de l'activité humaine, il faudrait également prendre en compte ce futur-là, même s'il n'est pas très exaltant. Mais je ne suis pas franchement optimiste, car le présentisme dominant en est incapable.

Le présentisme est-il une spécificité occidentale ?

La société chinoise est extrêmement présentiste, mais ses dirigeants nourrissent une vision du futur qui n'a pas changé avec la pandémie : devenir la première puissance mondiale. La Chine et l'Inde sont présentistes, car c'est une forme de modernité, mais elles ne scandent pas le temps de la même manière que nous. L'Occident reste marqué par le temps limité, de l'Incarnation à l'Apocalypse et au jugement dernier. Les Chinois comme les Indiens doivent nous regarder avec beaucoup de perplexité ; cette perspective d'une fin des temps n'a pas de sens pour eux.

Vivent-ils ce moment mieux que nous ?

Je n'en sais rien. En revanche, je pense qu'ils ont un rapport au présent qui n'est pas le même que le nôtre. Lors des discussions engagées lors des COP, on a vu émerger des conflits de temporalité que la diplomatie ne peut pas résoudre. Aux pays occidentaux qui veulent abaisser de manière drastique les émissions de CO₂, les économies émergentes rétorquent : « Nous avons bien le droit, nous aussi, de profiter de ce futur dont vous, Occidentaux, avez usé et abusé. »

Vous soulignez l'apparition de nouveaux comportements individuels que vous assimilez à autant de « petites sécessions silencieuses ». Ce serait notamment le cas de ceux qui prennent la décision de quitter les grandes agglomérations.

Ce mouvement s'est accentué avec la crise sanitaire. Il s'agit d'une manière d'échapper au présentisme ou de négocier – c'est le cas du télétravail, par exemple – une mise à l'écart partielle du monde connecté. Tout cela rejoint aussi les prises de conscience climatiques qui plaident pour des modes de vie plus sobres. Ces sécessions peuvent-elles avoir une traduction politique ou est-ce simplement un prolongement de l'individualisme ? Y a-t-il une agrégation possible ? Ces phénomènes vont-ils durer ? Il est encore trop tôt pour le dire. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-MICHEL NORMAND

Le lien entre les élèves et l'institution scolaire s'est distendu

Confinements, absences, fermetures de classes... La crise sanitaire a affecté de nombreux enfants, malgré la continuité de l'apprentissage

Je ne me souviens plus très bien comment c'était avant. À l'échelle d'une vie d'enfant ou d'adolescent, deux ans de pandémie s'apparentent à une éternité. Sarah Keruzec, 13 ans, en classe de 4^e dans les Yvelines, rentre davantage à la maison le midi plutôt que d'aller à la cantine, où elle ne peut croiser ses copines des autres classes, en raison de la limitation des brassages. C'est à ces petits riens qui font tout à cet âge qu'elle voit que l'école a changé depuis l'apparition du Covid-19. La collégienne se rappelle avec quasi-nostalgie le premier confinement du printemps 2020, dans le confort d'une maison avec jardin, où elle travaillait deux heures par jour puis jouait avec sa sœur, Emilie, de deux ans son aînée, et son petit frère Mathieu, aujourd'hui âgé de 11 ans. Si elle pouvait choisir – et « toujours voir ses copines », précise-t-elle –, elle l'assure sans hésitation : « Je

préfèrerais rester faire l'école à la maison que d'aller en cours. »

Avec les confinements successifs, les fermetures de classes en primaire en fonction des protocoles, les cours hybrides au lycée mi-présentiel mi-distanciel l'année dernière, ou les absences d'enseignants atteints par le virus, la relation des élèves à l'institution scolaire s'est trouvée chahutée. La vague Omicron n'a rien arrangé : « Entre les cas positifs, les cas contacts, les départs précipités pour aller effectuer des tests, nous avons eu du mal ces dernières semaines à assurer une continuité », reconnaît Florie Cristofoli-Coulon, enseignante dans une école REP+ près du Mans.

Pour Aziz Jellab, haut fonctionnaire et auteur de *L'École à l'épreuve des incertitudes* (Berger Levrault, 2021), ces perturbations ont sans doute conduit à une plus grande proximité entre l'institution et les élèves : « La pandémie a

rendu la frontière entre le temps scolaire et hors scolaire plus poreuse. Elle a sorti l'école de son sanctuaire », estime la sociologue. Des relations plus individuelles se sont nouées entre enfants et enseignants. « L'élève est devenu tout d'un coup singulier par rapport au groupe classe », analyse-t-il. De nouveaux types d'échanges se sont construits. Sarah contacte ainsi désormais ses enseignants via le logiciel Pronote pour leur demander des informations ou transmettre un devoir.

Un « absentéisme d'aubaine »

Si les apprentissages sont autant que possible préservés, la sociabilisation des enfants se trouve durablement affectée par ces deux ans de pandémie. Le port du masque n'y est pas pour rien. « Je ne connais pas les visages de mes professeurs, je ne les aperçois que lorsqu'ils l'ôtent pour boire quelques gorgées d'eau », reconnaît Emilie,

« À CAUSE DU MASQUE, JE NE CONNAIS PAS LE VISAGE DE MES PROFESSEURS »

ÉMILIE, 15 ANS

la sœur de Sarah, qui trouve l'école « moins sympa » depuis que les visages sont cachés à longueur de journée. Son petit frère Mathieu s'agace de la buée que provoque le masque sur ses lunettes mais le porte, comme beaucoup d'enfants, sans se plaindre. La relation avec les enseignants ou entre élèves s'en trouve néanmoins altérée. Stéphanie Le Roux, enseignante de mathématiques en Bretagne, le déplore : « Il manque la joie. Un cours, c'est aussi des interactions non verbales, une mimique, un sourire... Tout cela est mis à distance avec le masque. »

Cette école ouverte mais instable devient « à la carte » pour les plus défavorisés ou les plus fragiles psychologiquement. Un « absentéisme d'aubaine », comme l'appelle Faustine Ottin, directrice d'une école REP dans le Nord, s'est développé. En décembre 2020, lorsque le gouvernement a annoncé que les parents pouvaient garder leurs enfants deux jours avant les vacances pour s'autoconfiner et préserver les fêtes de fin d'année, « beaucoup d'élèves ne sont pas venus, alors qu'ils avaient déjà eu le Covid », se remémore-t-elle.

En ce mois de janvier 2022 aussi, les absences se multiplient, et pas seulement à cause du virus. « Pourquoi se lever si l'école ne fonctionne pas normalement ? », se désole cette enseignante. Dans son établissement, le phénomène n'est pas marginal. Elle évalue ainsi à 20 % le nombre d'élèves qu'elle appelle

régulièrement pour « aller les chercher ».

Pourquoi aller à l'école ? La motivation n'est plus toujours au rendez-vous chez les enfants et plus encore chez les adolescents les plus fragiles, de l'avis des enseignants interrogés. Pour eux comme pour les élèves, il est temps de revenir à tout ce qui fait l'école à côté de l'acquisition des connaissances : le collectif, l'élaboration de projets, les sorties scolaires... Quand Aurélie Keruzec compare la scolarité de ses enfants à la sienne, c'est avec un brin d'amertume : « L'école s'est un peu repliée sur elle-même avec le Covid. Moi, je me souviens encore de ce voyage en Allemagne que j'ai effectué en 3^e. Il a marqué ma vie. Ma fille devait aller en Angleterre et cela ne s'est pas fait. C'est aussi ces moments qui définissent une vie d'élève. » Une vie d'élève à reconquérir pleinement. ■

SYLVIE LECHERBONNIER